David Bowie, The Clash et Joy Division rencontrent Shakespeare

Théâtre Eric Devanthéry dissèque les entrailles du pouvoir dans «Henri IV», au Grütli, à Genève, puis en tournée romande. Une traversée épique parfois difficile à suivre.

Natacha Rossel



Le metteur en scène genevois Eric Devanthéry propose une traduction modernisée du «Henri IV» de Shakespeare. Les scènes du Grütli Magali Dougados 2026

Il en fallait, de l'audace, pour se frotter à un monument pareil. Dans «Henri IV», Shakespeare sonde la légitimité du pouvoir et la finalité des guerres intestines. Le metteur en scène genevois Eric Devanthéry en propose une traduction modernisée, dotée de belles saillies, sur les planches de «sa» maison, les Scènes du Grütli, à Genève, avant une tournée romande. Trois heures de traversée sur les mots du Barde, où les scènes intenses de la taverne rehaussent les passages plus tièdes, parfois difficiles à suivre, à la cour du roi Henri IV.

La trame, complexe, se noue à l'orée du XVe siècle. Figure de la maison des Lancastre, Henry Bolingbroke détrône son cousin, le roi Richard II, avant de le faire assassiner à la Tour de Londres. Pour disséquer la chair du récit, Eric Devanthéry insère, sous la forme d'un flash-back, la fin de la tragédie précédente de Shakespeare, «Richard II». La pièce «Henri IV» s'ouvre sur les tourments du roi chrétien confronté à ses démons. Pour expier son péché, il songe à mener une croisade à Jérusalem. Mais le royaume anglais est menacé, les rébellions se fomentent de toutes parts.

Entre drame épique et farce

Dans cette pièce ondoyant entre drame épique et farce, les intrigues du pouvoir se dessinent autant à la cour d'Henri IV (Jean-Claude Fernandez) que dans les bas-fonds londoniens, lieu de débauche où son fils Hal (Rachel Gordy, une femme dans le rôle d'un homme, inversion de l'époque shakespearienne!), futur Henri V, mène une vie dissolue avec le gouailleur Falstaff. Mais les enjeux sous-jacents peinent à émerger dans les scènes de cour, où le discours se dissout dans le décor. Le rodage du spectacle permettra sans doute d'en renforcer le rythme.

Et soudain, voici Falstaff, campé par un Thierry Romanens canaille. Personnage fourbe, voleur, menteur par métier, il brocarde les élans guerriers, vains et mortifères, des dirigeants, maniant l'art de l'ironie comme une arme redoutable. Le comédien excelle dans le rôle du personnage pétri de paradoxes, ce bouffon éclairé qui a traversé les siècles, de l'opéra au grand écran, de Verdi à Gus Van Sant («My Own Private Idaho»). Vêtu comme l'as de pique, bedonnant, Thierry Romanens en fait un homme aussi goguenard qu'attachant, héraut des petites gens face aux puissants. Dans sa voix, le célèbre monologue sur l'honneur est d'une beauté bouleversante. «L'honneur n'est qu'une simple épitaphe sur une tombe.»

Au final, l'«anatomie du pouvoir», sous-titre du spectacle, jaillit davantage dans les scènes des bas-fonds que dans les interactions des puissants. Plus subtilement, elle transparaît dans les projections vidéo, en prise directe, qui montrent la même scène sous un angle différent. Un dispositif simple et efficace, qui agit comme un appel à multiplier nos points de vue et dépasser nos clivages contemporains. Cette anatomie apparaît aussi dans la scénographie: au centre du plateau, l'imposant château gris et lugubre contraste avec les maquettes blanches posées au sol, offrant une perspective à plusieurs niveaux sur les dimensions du pouvoir. Comme cette image, marquante, du château royal reflété en miniature dans un verre de vin blanc.

Carnaval des animaux

Le paysage scénique est aussi peuplé d'un inquiétant bestiaire, sculpté ou empaillé. Un carnaval des animaux qui illustre le soustexte symbolique de la pièce: le loup prédateur, le renard rusé ou le cerf en emblème royal. Et ces vers, vivants, qui grouillent, dont l'image est projetée sur la façade du château, métaphore de nos corps voués à être dévorés par des asticots. *Vanitas vanitatum*…

Le spectacle trouve sa force dans sa résonance avec le monde contemporain, suggérée plutôt qu'explicitée frontalement. La costumière Valentine Savary revisite le complet-veston en tartan ou en tweed, qu'elle a agrémenté de touches pop et asymétriques. Ponctuant la trame narrative, des morceaux de rock alternatif anglais (David Bowie, Joy Division, The Clash, Pink Floyd), interprétés en chœur, font écho aux mots du Barde sur fond de synthés psychédéliques.

Et surtout, cette scène magnifique, apocalyptique, qui préfigure la mort du roi. Le décor du château chute lourdement, laissant place à des bâtiments miniatures en ruine. Des immeubles modernes en béton, des pylônes électriques… un champ de désolation sur lequel s'éteint Henri IV. Mais aussi l'image hallucinée de notre monde frappé par les bombes.

Genève, Scènes du Grütli, jusqu'au 9 mai; **Mézières (FR)**, Théâtre du Jorat, 13 mai; **Givisiez (FR)**, Théâtre des Osses, 24 nov.-20 déc.; **Lausanne**, centre culturel des Terreaux, 25-28 fév. 2027; **Yverdon-les-Bains (VD)**, Théâtre Benno Besson, 4-7 mars 2027; **Vevey**, Théâtre Le Reflet, 9 mars 2027.

«Vrais voisins, faux amis» réussit sa deuxième saison

Série Canal+ Le gentleman cambrioleur des riches oisifs de Manhattan réinvestit dans la bêtise de ses semblables. Jouissif.

En 2025 débarquait un des plus cool requins du capitalisme. Licencié par ses pairs, menacé d'être évincé de son quartier huppé, Andrew Cooper développe alors un coup de génie. Insoupçonnable, le quinqua va dépouiller ses voisins de ces «babioles» dont les nantis oublient si vite l'existence: stylos griffés ou éditions rares. À coups de larcins de quelques milliers de dollars, «Coop» redore son blason.

Ce talent du chapardage avisé lui permet de survivre à Westmont Village. Réincorporé dans la haute société new-yorkaise, «Coop» se coltine de nouveaux soucis: l'entrée à l'Université de Princeton de son aînée, les aventures amoureuses de son ex, la gestion de sa fortune désormais frauduleuse, son mal de dos, etc.

À ce stade, à la manière de «The White Lotus» ou «And Just Like That», le théâtre des petites avanies des gens aisés pourrait lasser. Grâce au romancier et dramaturge Jonathan Tropper, la deuxième saison de «Vrais voisins, faux amis» casse la baraque en douceur.

Nouveau personnage machiavélique

Déjà parce qu'en soi, entre la mesquinerie crottée des chiens du voisinage, la veulerie de leurs mâles propriétaires et l'inconstance des liens conjugaux, «Vrais voisins, faux amis» offre un stock de traits puants plus lourd qu'un sac de golf à tirer. Encore fallait-il muscler les enjeux et mettre les pieds avec finesse dans les excréments d'autrui.



La relation entre Coop (Jon Hamm) et son ex Mel (Amanda Peet) est au cœur de l'intrigue de la série. Apple TV

Histoire de ne pas tourner en rond dans les jardins de ces luxueuses propriétés, la donne prend un tour radicalement différent avec l'arrivée d'un nouveau voisin. Avec sa tronche d'éternel célibataire, son machiavélisme lifté en affaires et sa manie d'avoir toujours un coup d'avance, Owen Ashe électrise instantanément la partie. Et ses canines brillent comme celles du loup de Tex Avery dans la bergerie.

L'ensemble pourrait se résumer à une masse de clichés sur la perversité humaine. Mais les acteurs et actrices y trouvent un terrain de jeu à leur démesure. Inoubliable dans «Mad Men», Jon Hamm dans le rôle principal connaît à la perfection le pouvoir d'un gimmick déstabilisant. Trop souvent utilisé sans nuance, son partenaire James Marsden, qui incarne Owen Ashe, révèle ici une rouerie suave au royaume du vice.

Mauvaises actions et plaisir coupable

Surtout, transpire toujours le sentiment de plaisir coupable partagé. Qui ici se décuple dans un enchaînement de mauvaises actions qui n'entraînent aucune conséquence, sinon un pur plaisir contempteur. Empêtrés dans la ménopause ou l'adultère, dévorés par la cupidité ou l'arrivisme, désarçonnés par les corps qui trahissent et les âmes qui se dérobent, les *winners* vacillent. Jusqu'à la saison 3.

Cécile Lecoultre



Une bonne dose de tact s'impose si l'on veut éviter de mettre en péril nos relations amicales. Getty Images

Doit-on dire à un ami que son conjoint n'est pas fait pour lui?

Amour Il peut être utile de mettre en garde un proche lorsqu'on estime qu'il n'est pas en couple avec la bonne personne, mais pas toujours.

Louise Servans

Nous nous sentons parfois si proches de certains de nos amis que leurs choix de partenaires peuvent nous atteindre comme si nous étions directement concernés. Nous connaissons si intimement leurs goûts, leurs habitudes, leur personnalité, leurs aspirations ou leur famille que nous pensons être à même d'évaluer si la personne qu'ils ont choisie peut les rendre heureux ou non. Que faire de cette intime conviction quand nous estimons que le partenaire avec qui ils sont en train de construire une relation n'est pas fait pour eux? Peut-on légitimement leur faire part de nos réserves? Marylise Richard, psychologue et thérapeute de couples et de familles, coautrice des «Cinq clés de l'amour durable» (Eyrolles, 2022), nous donne des conseils pour savoir quand et comment aborder ce sujet délicat entre amis.

Distinguer les relations

Il conviendrait dans un premier temps d'analyser la situation et de distinguer les problèmes associés au couple en lui-même de ceux liés à la relation entre notre ami et nous. «Avons-nous peur qu'il ne soit pas heureux avec cette personne ou plutôt que son couple nuise à notre amitié? suggère la psychologue. Il arrive souvent que nous fassions des raccourcis en blâmant le partenaire de notre ami de changements dont il n'est pourtant pas forcément l'unique responsable.»

La praticienne encourage donc à s'assurer que le bonheur de notre ami est vraiment au cœur de nos préoccupations avant d'envisager une discussion. Pour ce faire, Marylise Richard conseille de se tourner vers une personne extérieure à la situation: «Celle-ci n'aura pas de biais émotionnel sur la situation. Elle sera plus à même de pouvoir nous conseiller pour déterminer si nos doutes portent bel et bien sur le couple ou sur des éléments à régler entre amis.

Si nos réserves concernent bien le couple, mais qu'elles portent sur des questions relativement bénignes, il est préférable de ne pas faire savoir sa désapprobation, selon Marylise Richard. «Il peut arriver que l'on estime que l'un est trop timide et l'autre trop extravagant, qu'ils mènent à deux une vie trop sage ou encore qu'ils sont trop fusionnels. Ces exemples ne sont pas des motifs suffisants pour juger d'une relation, affirme-t-elle. Ils peuvent nous paraître problématiques selon notre propre conception, mais peuvent aussi très bien répondre aux besoins du moment de notre ami.»

Ainsi, même si nos doutes s'avèrent fondés et que la relation tourne au vinaigre, la thérapeute estime qu'il est parfois bon de laisser notre ami arriver à ce constat par lui-même, plutôt que de tirer des conclusions hâtives à sa place. Sans oublier qu'il est impossible de connaître l'intimité d'un couple, et que l'idée que nous nous faisons d'une union est souvent peu représentative de la réalité.

> «Certaines choses peuvent nous paraître problématiques selon notre propre conception, mais peuvent aussi très bien répondre aux besoins du moment de notre ami.»
>
> **Marylise Richard**
> Psychologue et thérapeute de couples et de familles

En revanche, si nous observons des changements de comportement brutaux et problématiques chez notre ami depuis sa nouvelle relation, Marylise Richard considère qu'il est judicieux de lui en parler. «Cela s'applique si nous avons l'impression qu'il ne s'adonne plus à des activités qui lui tenaient à cœur auparavant, qu'il s'isole de sa famille ou encore s'il devient obsédé par son apparence physique ou par son poids», illustre-t-elle. Elle suggère alors de ne pas poser de jugement direct dans la discussion, mais plutôt de faire naître des interrogations chez son ami. «Nous pouvons lui demander si l'activité qu'il ne pratique plus lui manque, par exemple. Il est important de lui offrir de l'espace pour s'exprimer et de lui rappeler que nous sommes là pour lui.»

Comment aborder le sujet

Lorsque les signes constatés concernent la sécurité ou la santé dudit ami, une discussion s'impose. «Si l'on remarque des formes de violence verbale ou physique, un manque de respect à travers des paroles dénigrantes ou des gestes physiques, par exemple, notre devoir est de lui en parler», détaille Marylise Richard. Selon elle, les personnes subissant de telles violences au quotidien ont tendance à perdre leurs repères et à ne plus savoir placer la frontière entre ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas. «Ne pas lui en parler reviendrait donc à cautionner ces agissements et à lui laisser croire que tout cela est normal», insiste-t-elle.

Enfin, la thérapeute insiste sur l'importance du choix du moment, du ton et des mots utilisés: «C'est un sujet très délicat qui peut rapidement mener à des disputes importantes entre amis si nous ne mettons pas les formes.» Elle conseille donc d'en discuter en tête à tête, dans un endroit propice à la confession. Elle recommande aussi l'utilisation de la «métacommunication». «Cet outil consiste à prendre de la hauteur par rapport aux faits qui se sont déroulés et d'y ajouter des informations complémentaires.» Par exemple, si nous avons assisté à des échanges de paroles irrespectueuses entre notre ami et son partenaire, plutôt que de les rapporter telles quelles, nous pouvons évoquer ce qu'elles ont évoqué chez nous, ce qu'elles nous rappellent. «Parler ainsi de soi permet de ne pas se mettre à la place de l'autre, de ne pas imaginer ce qu'il peut ressentir mais plutôt de le laisser s'exprimer à son tour», conclut-elle.

Les pages «Bien-être» et «Bien vivre» ont en partie été réalisées avec notre partenaire «Le Figaro»

Sagesse par Rosette Poletti

«Dans son nouvel ouvrage, Boris Cyrulnik évoque la disparition des petits rituels qui permettent de vivre ensemble, notamment les formules de politesse: «Bonjour, merci, excusez-moi…» Je constate aussi que la chaleur humaine s'en va. Dans les commerces, les administrations, en matière de santé, on a affaire à des gens compétents mais trop peu dotés de chaleur humaine. Un espoir est-il envisageable?»

La chaleur humaine est un facteur essentiel pour vivre agréablement en société. Il ne s'agit pas d'une réalité objective, mais d'une sensation, d'un «déclencheur d'émotions». On la ressent quand quelqu'un se montre ouvert et accueillant, qu'il manifeste une gentillesse sincère et qu'on le sent présent, attentif, vivant, capable d'un sourire naturel, d'un regard, d'une voix enthousiaste et douce, tout ce qui inclut l'autre.

Mais il est vrai que l'on est confronté à plus de froideur et d'indifférence qu'auparavant. Pourquoi? Beaucoup de gens sont peut-être plus sur la défensive, ils ont peur d'être jugés, rejetés, des expériences difficiles les ont rendus distants. Notre rythme de vie qui s'est accéléré l'explique sûrement aussi: le stress, les obligations, des conditions de travail dégradées font qu'on prend moins de temps pour écouter ceux qui nous entourent, pour les regarder vraiment, pour créer du lien. Les interactions deviennent plus superficielles et distantes. À force d'avoir affaire à des écrans, on se déshabitue du contact réel et du plaisir de la communication.

L'évolution de notre culture porte aussi une certaine responsabilité: pour certains, être distant signifie être fort ou professionnel. D'autres ressentent de la chaleur humaine, mais n'ont pas appris à l'exprimer.

Il y a tant de situations où la chaleur humaine compte, notamment celles qui ont trait à la santé, au travail social, voire aux soucis administratifs. La chaleur humaine met rapidement à l'aise, apaise les tensions et fait naître une forme de sécurité naturelle. Les «chaleureux» ne coupent pas la parole, sont présents par leur attention, et l'interlocuteur se sent vraiment être un partenaire dans l'échange.

Il ne s'agit pas d'être gentil par calcul ou besoin d'impressionner, c'est naturel et fluide. La chaleur humaine vient d'une capacité de présence et non pas d'une performance. Même les personnes introverties peuvent manifester de la chaleur humaine. Elles sont capables de sourire, de regarder leur interlocuteur et de se rendre accessibles.

Imaginez une réceptionniste souriante, qui vous dit bonjour, s'excuse pour l'attente, s'assure qu'il y ait un siège disponible et vous tient au courant de ce qui se passe. À l'inverse, une autre, que votre présence semble agacer: «Votre date de naissance? Il y a de l'attente. On a eu des urgences.» Des détails mais, comme le dit Boris Cyrulnik, ces détails créent ou détruisent la joie de vivre.

Dans les commerces, surtout les cafés, les restaurants ou les petits magasins, on rencontre encore des personnes capables de manifester de la chaleur humaine, car elles ont bien compris que leur avenir en dépend. Comme le disait une cliente d'un petit tea-room: «Si jamais ils ferment ici, je n'irai plus boire mon café à l'extérieur le matin. Je viens ici parce qu'on me sourit, on me salue par mon nom, on me remercie et on me confirme que j'existe.»

C'est peut-être pour toutes ces raisons que nombre de citations existent concernant l'importance de la chaleur humaine. Ainsi, l'autrice belge Gudule a écrit: «Il y a des moments où la chaleur d'une amitié, un sourire sincère ou une main tendue sont aussi nécessaires que l'oxygène qu'on respire.» Ou encore ce proverbe japonais: «Un mot gentil peut réchauffer trois mois d'hiver!»

À vous, chère correspondante, et à chacun de vous, amis lecteurs, je souhaite une très belle semaine!

À lire: «Au saccage des petits bonheurs», Boris Cyrulnik (Odile Jacob); «L'empathie, ça s'apprend. Demandez le programme», Malene Rydahl (Les Presses de la Cité); «L'attention à l'autre», Alain Suied (Presses universitaires de Strasbourg)

